ALAIN CLAUDE SULZER

Une autre époque

roman traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann

Jacqueline Chambon

PRÉSENTATION

Il a toujours vu la photo de son père sans jamais se poser de question. Et brusquement, l'adolescent de seize ans s'interroge sur ce père mort à sa naissance. C'était un suicide, il le sait, mais sa mère n'aime pas en parler. Sans avertir ses parents, ce garçon sage, qui n'a jamais fugué, décide d'aller à Paris interroger André, le meilleur ami de son père. Et en reconstituant l'histoire de cette vie brisée, il découvre une autre époque. Une époque où être « différent » pouvait conduire à l'internement. Une époque où l'on se mariait pour cacher des désirs coupables. Une époque où l'on pouvait vous faire chanter, détruire votre vie et vous faire préférer la mort au scandale.

Le souffle de la tragédie traverse ce roman car le destin du père était inéluctable, mais sa mémoire sera sauvée grâce à l'amour de ce fils qu'il n'a jamais connu.

ALAIN CLAUDE SULZER

Alain Claude Sulzer est né en 1953. Il vit à Bâle et a publié de nombreux romans traduits dans plusieurs pays. Une autre époque *est le troisième à paraître dans nos éditions. En 2008,* Un garçon parfait *s'est vu décerner le prix Médicis étranger. Il a également reçu le prix Hermann-Hesse.*

DU MÊME AUTEUR

UN GARÇON PAREAIT, Éditions Jacqueline Chambon, 2008.
LEÇONS PARTICULIÈRES, Éditions Jacqueline Chambon, 2009.

Titre original :
Zur falschen Zeit
Éditeur original :
Verlag Galiani Berlin /
Verlag Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co. KG, Cologne
© Alain Claude Sulzer, 2010

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction francaise
ISBN978-2-330-02529-8

Alain Claude Sulzer

Une autre époque

roman traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann

Éditions **Jacqueline Chambon**

Pour Martin

... car il existe des événements qui doivent d'abord advenir avant que nous puissions élargir notre pensée.

EDUARD VON KEYSERLING, *Vagues.*

I

Mon père était mort quelques semaines après ma naissance. Il ne me restait de lui qu'une photo. Elle faisait partie des meubles comme le lit ou la table, la reproduction de la *Vierge au buisson de roses* de Martin Schongauer, les rideaux et l'armoire, toutes choses avec lesquelles ma mère avait aménagé ma chambre il y avait déjà des années de cela. Bien que le portrait encadré de mon père ait toujours été là, je n'y faisais plus attention depuis longtemps, jusqu'à cet après-midi pendant les vacances d'automne où je m'arrêtai devant l'étagère de livres et où, pour la première fois depuis longtemps, je l'examinai attentivement. Attentivement, comme jamais. J'avais dix-sept ans, c'était un mercredi après-midi, il y a longtemps.

L'homme sur la photo, mon père, appuyait légèrement le menton sur les fines jointures de sa main gauche repliée. La montre qu'il portait à son poignet attira mon attention, peut-être par hasard. Jusque-là, je ne l'avais pas remarquée. Comme le cadran était

tourné vers l'observateur, on pouvait lire l'heure et la marque. Les aiguilles indiquaient sept heures et quart, il s'agissait indubitablement d'une Omega. Soudain, je fus frappé de l'avoir ignoré jusque-là, et j'en fus irrité.

Bien que l'heure soit parfaitement lisible, le moment de la journée était aussi indéfini que l'endroit où la photo avait été prise. Elle avait pu l'être à sept heures quinze du matin comme à sept heures quinze du soir. Qui l'avait prise ?

Un quelconque photographe, bien entendu. La photo qui fixait pour toujours mon père avait été prise, c'était mon impression, chez un professionnel, pas dans un environnement naturel, soit par un photographe, soit par un amateur doué, en tout cas par quelqu'un qui s'y entendait. Il n'aurait pas été difficile d'en avoir le cœur net. Il m'aurait suffi de détacher les fixations du cadre, d'enlever le carton de protection et de chercher au dos de la photo le tampon de son auteur, mais plus tard, pour l'instant quelque chose me retenait de le faire. Sept heures quinze, matin ou soir, ce n'était pas une heure habituelle pour un rendez-vous chez un photographe, sept heures quinze, en tout cas, c'était inhabituel.

Le cliché n'avait pas été pris au hasard. Une prise de vue sur le vif dans une atmosphère détendue n'aurait pas eu cette qualité, cette photo devait être le résultat d'une séance prolongée. La lumière ne tombait pas incidemment sur son visage, mais de façon ciblée, en tout cas c'était mon impression, ce qui plaidait aussi contre une photo d'amateur. Le

visage était éclairé de face mais ne paraissait ni plat, ni sans contour. Toute dureté avait été évitée avec adresse, mais aussi tout flou artistique. Les ombres sous les yeux, sous le nez et la lèvre inférieure étaient fines, plutôt hachurées que dessinées. Tout était mis en valeur avec netteté mais sans exagération, le nez, la bouche, le menton et les joues. Les yeux formaient le centre, le point d'attraction de l'image, et ils étaient presque identiques aux miens, ils avaient en tout cas la même forme et la même clarté, quelque chose de perçant, d'un peu troublant. Ils étaient un peu plus sombres que les miens. Je dois peut-être préciser qu'il s'agissait d'une photo en noir et blanc, elle avait été prise vingt ans auparavant, dans les années 1950.

Elle montrait ce qu'elle était censée montrer, et peut-être un peu plus encore. En premier lieu, on y voyait un très jeune homme dont le visage, contrairement au col de sa chemise ou bien au style de la photo, n'était pas désuet comme ces visages sur les vieilles photos que les années font paraître presque toujours surannés, actuels pour leur époque mais démodés pour la nôtre. Sur cette photo-ci, les choses étaient bien différentes. Il n'y avait pas de fossé béant entre aujourd'hui et le passé.

Peut-être qu'en cherchant à placer son sujet dans une certaine lumière le photographe avait poursuivi un but particulier. Je ne savais pas lequel, mais cette éventualité ne me semblait pas impensable. D'un autre côté, je n'arrivais pas à me rappeler pourquoi on avait besoin de ces photos, pour quelles

candidatures elles pouvaient être utiles ou même indispensables. L'époque à laquelle elle avait été faite, je ne la connaissais que par ouï-dire.

Il ne s'agissait en aucun cas d'une photo d'identité. C'était exclu en raison non seulement du format inhabituel, mais aussi du cadrage non réglementaire, du menton appuyé et de la montre-bracelet, dont le cadran clair formait un pendant presque équivalent, quoique comparativement anodin, au visage. Au contraire de la photo d'identité, qui ne révèle que les détails significatifs, cette photo-ci révélait une personnalité. Tout cela, j'avais jusqu'ici négligé de le voir, mais ce mercredi après-midi, j'en fus frappé de plein fouet.

Un photographe avait décidé d'ouvrir et de refermer la lentille de son appareil. Il avait développé l'image et l'avait fixée sur un support. Une fois sur le papier, la photo avait été glissée derrière une plaque de verre, entourée d'un cadre en bois qui avait l'air de dater de bien avant ma naissance, d'une époque où ses quatre petites languettes avaient dû fixer une aquarelle ou une broderie. À présent, il conservait l'image de mon père pour la postérité. La postérité, c'était moi.

Combien d'années cette photo avait-elle été posée là sans que je lui jette le moindre coup d'œil, combien de milliers de fois étais-je passé devant, depuis que j'occupais cette chambre, sans y prêter attention, de combien s'en était-il fallu que je la range quelque part avant de l'oublier ? Mais soudain, la photo de mon père échappait à cette indifférence

qui frappait l'ours en peluche lui aussi posé sur l'étagère et qui avait jadis bénéficié de toute mon affection et de toute mon attention. À présent, impuissant, avec ses pattes presque entièrement dégarnies, il me faisait signe comme d'un autre monde. Mais, alors que je pouvais me rappeler le goût salé que ses oreilles en feutre avaient laissé sur ma langue quand je les mâchouillais, l'homme sur la photo n'éveillait aucun souvenir, ni d'une odeur ni d'un contact. La photo était sans commencement et sans fin. Mais ce mercredi après-midi, elle me montrait quelque chose que je ne connaissais pas. Je ressentis la perte d'un homme que je n'avais jamais rencontré. Il avait peut-être fallu que j'aie dix-sept ans pour m'en rendre compte, à seize ans je n'aurais pas su le voir, à dix-huit ans j'y aurais probablement été de nouveau aveugle.

Sept heures et quart. Quelle heure étrange pour un rendez-vous chez un photographe, pensais-je, en prenant la photo de sur l'étagère. Je la rapprochai de mes yeux jusqu'à ne plus rien distinguer. Le verre s'embua légèrement sous mon souffle. Je l'essuyai avec le dos de la main. L'impression d'une grande perte que j'éprouvai en regardant cette image était nouvelle et modifiait ma perception.

Soudain, je vis une autre image et une autre personne. Soudain, je ressentis quelque chose qui, jusque-là, m'avait été étranger. L'irruption de ce moment n'avait été qu'une question de temps, et ce moment était venu sans fracas ni éclats. Pas d'éclairs, pas de tonnerre, seulement un battement de paupières. Le

changement ne prit qu'un bref instant, et pourtant j'eus la sensation d'un ralentissement notable, et aussi, dans un premier temps, d'un grand calme.

Je vis un homme que je n'avais jamais vu auparavant, un homme qui n'était pas beaucoup plus âgé que moi, mais qui, contrairement à moi, était adulte et qui me ressemblait. Jamais auparavant je n'avais saisi avec une telle évidence que je ne savais rien de lui et que je ne possédais pas l'unique objet de lui que j'aurais dû posséder : la montre visible sur cette photo. Où était cette Omega, qui l'avait prise, pourquoi ne la possédais-je pas ?

Je ne saurais jamais comment parlait cet homme sur la photo, si sa voix était aiguë ou grave, résolue ou hésitante, puissante ou faible, distincte ou indistincte, claire ou sombre, cassée ou sonore. Quel effet faisait-elle ? Quel effet faisait-il ? Je ne pouvais pas l'entendre et ne l'entendrais jamais parler. Qu'il ne parle pas ne signifiait pas qu'il se taisait, et que je n'entende pas ne signifiait pas que je ne percevais rien. Comment avais-je pu négliger la photo si longtemps, pourquoi y avais-je été aveugle tant d'années ? Je replaçai le cadre sur l'étagère, mais je ne m'éloignai pas, je ne me détournai pas, je reculai simplement d'un pas et continuai à regarder la photo avec fascination. Puis je m'allongeai sur mon lit. Sans quitter la photo des yeux. J'avais beaucoup de questions et aucune réponse.

Ma mère avait perdu tous ses papiers. Quelques semaines avant ce mercredi décisif s'était offerte une de ces rares occasions de parler de mon père

que ma mère savait éluder avec tant d'adresse. J'étais habitué à ses esquives, et je me disais qu'il était trop douloureux pour elle de parler de mon père.

Nous étions installés au jardin, elle était assise sous le parasol, j'étais allongé sur une chaise longue, en plein soleil. Sur la table, un livre ouvert était posé, couverture vers le haut, elle était en train de se vernir les ongles. La couverture du livre était aussi rouge que le vernis qu'elle étalait avec un mouvement régulier sur ses ongles et dont l'odeur d'acétone chatouillait agréablement les narines. Petit garçon déjà, j'avais souvent reniflé le flacon ouvert, quand elle avait le dos tourné, à m'en donner des vertiges.

Elle semblait nerveuse, et elle était pâle. Puis, brusquement, elle dit qu'elle avait quelque chose de déplaisant à me confier.

Je m'attendais à tout sauf à ça. Aussi réussit-elle à me surprendre malgré elle. Elle se racla la gorge et parla des papiers ayant appartenu à mon père.

– Ils se sont perdus, je ne sais pas comment, dit-elle hâtivement, mais sur un ton préoccupé.

Je n'aurais pas été moins intrigué si elle avait été plus explicite. Je sentis qu'il y avait probablement un certain temps qu'elle désirait me livrer cette information. Elle n'allait pas faire de grands discours, elle voulait simplement que je le sache. C'était cette façon de parler de cette perte comme en passant qui me fit dresser l'oreille. Cela me parut presque plus suspect que le ton qu'elle avait pris pour en parler.

Je l'interrogeai, et elle me raconta qu'elle avait perdu cet héritage, ces deux mots résonnent

aujourd'hui encore à mon oreille, « héritage » et « perdu ». Elle ne mentionna ni quand ni où. Mais ses mots ne laissaient planer aucun doute, la perte était définitive. Sans doute avait-elle perdu ses papiers depuis des années. Et il lui semblait que le temps était venu de me dire la vérité. Elle aurait pu me cacher l'existence de ce qui n'existait plus. Elle était assez honnête pour ne pas le faire.

Je suis certain que ma stupeur ne lui avait pas échappé. Elle cessa de passer le petit pinceau chargé de vernis sur ses ongles et me regarda. Au moment où nos regards se rencontrèrent, elle ne put soutenir le mien. Elle baissa les yeux sur ses ongles à moitié vernis en roulant d'un air absent le petit pinceau entre son index et son pouce. Mon silence l'embarrassait, mais elle ne savait que dire. Je n'avais pas connu mon père, qu'y avait-il donc qui pouvait me manquer ? Quand rien n'évoque le passé, le passé ne peut être évoqué. Elle se disait cela, probablement. Elle le pensait, peut-être.

C'était l'une des rares occasions où nous avons parlé de lui, mais contrairement aux autres fois, celle-ci me parut dramatique, et apparemment elle ressentait la même chose. Sinon, elle ne serait pas restée assise là comme si je l'avais surprise en train de commettre une indiscrétion. Il était clair à présent qu'en dehors d'une photo et de quelques clichés sans valeur il ne restait rien de lui, que même les traces écrites de son existence avaient été perdues, qu'il n'existait rien à quoi je pouvais me raccrocher pour me faire une idée de lui.

Elle avait peut-être cru que je me contenterais de cette information succincte, or j'étais surpris que ce qui avait eu de l'importance pour lui, qui devait avoir eu de l'importance pour elle, ait pu se perdre sans lui manquer. De toute évidence, le seul problème de ma mère avait été de m'annoncer la perte, elle-même semblait la supporter aisément. Était-ce parce qu'elle remontait à un certain temps ? Je n'allai pas jusqu'à me demander si elle avait jeté ses papiers dans un moment d'inattention, sans réfléchir. Ou plutôt j'évitai d'y penser, car je croyais que c'était exactement ce qu'elle avait fait.

Ma mère était une bonne maîtresse de maison. Elle s'efforçait de tenir sa maison si impeccablement que celle-ci en paraissait, à mes yeux, presque inhabitée, ce qui m'embarrassait quand je recevais des amis venant d'un autre milieu, pour lequel je les enviais presque. Comme elle m'avait, depuis belle lurette, confié le soin de ma propre chambre, celle-ci était plutôt en désordre, mais les autres pièces de la maison ressemblaient à des chambres d'hôtel en attente de clients. Comment, elle qui aimait tant l'ordre, avait-elle pu perdre quelque chose d'aussi important que la succession manuscrite de son défunt mari, pourquoi n'avait-elle pas conservé comme la prunelle de ses yeux les quelques papiers qui étaient restés ? Comment expliquer cette perte ? L'inexplicable ne s'explique pas, me disais-je, mais cette réponse convenue ne me satisfaisait pas. Soudain me vint l'idée assez naturelle que ces papiers avaient cessé d'être importants à partir du jour où mon père

avait cessé d'être important pour elle. Mon beau-père et moi étions-nous tout ce qui comptait à ses yeux désormais ?

Elle ne me donna pas le moindre espoir de retrouver un jour ces papiers, ils n'existaient plus. De quoi s'agissait-il ? Elle réfléchit brièvement puis elle dit :

– De paperasses.

– De paperasses ?

Son acte de naissance, son passeport, son permis de conduire, je ne savais même pas s'il en avait possédé un, ses bulletins scolaires, lettres, journaux intimes, je ne savais pas ce dont j'étais privé, je ne savais pas ce qui me manquait, je ne savais pas ce qu'on m'avait pris. Ma mère haussa les épaules.

– Tout ce dont je me souviens, c'est que c'était un porte-documents noir, je ne l'avais pas ouvert depuis une éternité. Je crois qu'il avait une doublure rouge à l'intérieur, de soie rouge. Je m'en souviens à peine.

– Et qu'y avait-il dedans ?

– Je ne m'en souviens pas.

Elle soupira, mais son soupir me parut aussi peu crédible que son chagrin de tout à l'heure. Contrairement à ce qu'elle essayait de me faire croire, la perte de ces papiers ne la touchait guère.

– C'est vrai, on perd des choses sans arrêt.

Celles-ci avaient pu être perdues à l'occasion de deux déménagements, le premier d'un appartement dont je ne me souviens pas à un autre dont je me souviens à peine, et le second quand nous nous étions installés dans la maison que j'ai toujours

considérée comme ma maison familiale, la maison de ma mère et de mon beau-père, où je vivais et que j'allais quitter deux ans plus tard, sans que personne n'en soit surpris.

J'étais toujours allongé dans ma chaise longue et le comportement de ma mère me semblait de plus en plus incompréhensible. C'était comme si elle avait avoué ce que je n'avais pu que subodorer : le porte-documents n'avait eu aucune importance pour elle. Elle avait dû se dire que mon père me serait aussi indifférent qu'à elle-même ; puisque je ne l'avais pas connu, comment aurait-il pu me manquer ? De plus, je ne pouvais rien lui reprocher. Je n'avais pas été accablé par les récits d'un père exceptionnellement bon, et je n'avais pas de raisons d'être jaloux de demi-frères inexistants, pas plus que de Roland, qui se montrait loyal envers moi. Ce n'était pas de sa faute s'il y avait un trou dans le passé. Longtemps, je ne l'avais pas ressenti. Quelles réponses, quels renseignements les papiers de mon père auraient-ils pu me fournir ? Elle n'avait jamais dit du mal de lui, elle en parlait à peine.

Notre conversation, qui n'en était pas une, fut interrompue lorsque ma mère voulut poser le vernis à ongles sur la table. Comme elle était myope mais ne portait pas de lunettes la plupart du temps, elle heurta le flacon contre le rebord de la table et le fit tomber. Il atterrit silencieusement dans l'herbe et son contenu visqueux se répandit sur la pelouse verte, y laissant une tache rouge vif qui, devenue de plus en plus sombre, se voyait encore des semaines après.

Je devais me faire à l'idée qu'il n'existait pas d'autres portraits de mon père. Les autres photos que ma mère conservait dans une enveloppe chiffonnée au fond de son secrétaire étaient des instantanés sur lesquels on ne l'identifiait que vaguement. Je résolus de soumettre aussi ces images, que je n'avais jusque-là contemplées que fugitivement, à un examen approfondi. Je n'avais qu'à me lever et aller fouiller dans le secrétaire de ma mère, qui n'était jamais fermé, je les trouverais à coup sûr, mais je restai allongé. Je me dis que j'avais le temps.

Mais quelques instants plus tard, je me levai, ouvris le secrétaire et tombai aussitôt sur l'enveloppe contenant les photos.

Elles étaient petites et carrées, et avaient été prises un an avant ma naissance, au cours de l'été 1953. C'était ce qui était inscrit au dos de l'enveloppe. Les quelques personnes sur ces clichés non datés clignaient des yeux face au soleil, protégeaient leur visage de la luminosité ou bien se trouvaient trop loin de l'objectif pour offrir plus que de simples silhouettes. Elles étaient presque méconnaissables. Sur la plupart des photos on voyait mon père, une fois assis seul sur le sable, une fois avec ma mère, une fois avec un chien abandonné qui regardait en direction du photographe d'un air triste et désemparé, dans l'espoir peut-être de l'attendrir. Les autres photos représentaient des paysages : une plage lumineuse déserte. De l'eau, des nuages, du sable et du ciel, et un chien errant.

La peau halée et luisante de mon père contrastait avec son maillot de bain blanc à large ceinture. Un jeune homme dégingandé, de taille moyenne, dont le visage sous la large bordure d'un chapeau de paille n'exprimait rien. Les yeux et le nez étaient cachés, on reconnaissait nettement les lèvres pleines de la bouche à moitié ouverte ainsi que le menton rond. Autour du cou, il portait un fin collier de coquillages qu'il avait probablement acheté à un marchand ambulant, peut-être justement l'homme qui avait pris cette photo. Sur la photo où il était seul, on apercevait un ballon à droite de l'image, et à gauche s'était glissé un pied étranger isolé.

Ce n'étaient pas les gens sur les photos, c'étaient les photos elles-mêmes qui jouaient ici le rôle principal. Elles prouvaient que les gens photographiés avaient réellement séjourné à l'étranger, qu'ils étaient bien allés dans des endroits, à des centaines de kilomètres, comme il n'en existait pas dans leur propre pays, pour raconter, photos à l'appui, comment c'était là-bas, ce qu'on y mangeait, ce qu'on y buvait, les parfums qu'on y respirait, ce qui était différent d'ici, la chaleur, le sel et le sable, aux gens d'ici qui ne connaissaient la mer que d'après des photographies ou pour l'avoir vue au cinéma.

Ce n'étaient, je l'ai dit, que de simples instantanés. On y voyait ma mère et mon père, quelques inconnus, tous en maillot de bain, et en outre la mer, la plage, un minuscule café de plage avec des parasols, des chaises, des tables et un panneau publicitaire vantant crêpes et glaces. Je connaissais tout cela, car aussi loin que je

puisse remonter, nous partions chaque année dans le Midi, quoique pas en France. Mais jamais, au cours de ces voyages, ma mère n'avait évoqué mon père, jamais je ne l'avais entendue dire : nous y étions venus aussi, ou bien : cela me fait penser à ton père, jamais elle n'avait pris un air songeur quand elle parlait de lui. Ils avaient passé leurs uniques vacances en France, leur brève lune de miel les avait conduits à Venise.

Quand elle parlait de lui, c'était, semblait-il, pour me faire plaisir et non pour raviver les souvenirs qu'elle avait encore de lui, c'était pour moi, pas pour elle. Ses souvenirs avaient presque vingt ans. Je ne savais même pas si les photos de vacances avaient été prises avant ou après leur mariage. À cette époque, il n'était pas d'usage que de simples fiancés passent leurs vacances ensemble. Était-elle déjà enceinte ? Il n'existait aucune photo du mariage. Étaient-ce des photos de leur voyage de noces ?

Des photos avaient certainement été prises à leur mariage, mais elles aussi avaient dû se trouver dans le porte-documents disparu. Les photos qui avaient été prises pour le mariage de ma mère avec Roland, elles, existaient toujours. Peut-être par égard pour moi, elles n'étaient pas exposées à la vue mais conservées dans le secrétaire, deux photos datées d'août 1957, j'avais alors trois ans. Ma mère s'était remariée trois ans après le suicide de mon père.

Combien de temps avait-elle été heureuse avec mon père, dans quelle mesure avait-elle été heureuse avec lui, avait-il attendu, par égard pour son état, qu'elle accouche pour prendre sa décision ?

Les relations avec les parents de mon père n'avaient pas été complètement rompues, pas même lorsqu'un an après la mort de ma grand-mère mon grand-père était allé vivre à Lugano où il s'était remarié quelques années plus tard. Mais il n'était pas simple de garder le contact à cette distance. Il envoyait régulièrement une carte pour les anniversaires, mais aucune invitation à venir lui rendre visite dans le Tessin ne suivait. Son ancienne patrie ne semblait pas lui manquer, aussi je me souvenais à peine de lui. Jusqu'à mes quinze ans je recevais chaque année un billet de cent francs accompagné d'une carte postale en couleurs représentant la mer ou des montagnes avec « Bonjour de Lugano et meilleurs vœux pour ton anniversaire, Dieu te protège, ton papy », des mots qui me donnaient parfois la sensation qu'on me passait la main sur les cheveux, geste que Roland ne faisait jamais et contre lequel je me serais certainement rebellé s'il avait tenté de le faire. La sensation était forte, mais elle ne durait guère. Mon grand-père, ou bien sa nouvelle épouse, devait posséder tout un stock de ces cartes postales, durant toutes ces années je reçus alternativement toujours les mêmes.

Nous aurions pu aller voir mon grand-père quand nous partions dans le Sud. Que nous ne l'ayons jamais fait était un mystère que je ne cherchais pas à percer.

L'argent était placé sur un livret d'épargne auquel je ne touchais pas. À dix-sept ans, je possédais près de deux mille francs. « Ton argent de Lugano », disait ma mère.

Je me souvenais vaguement d'un grand homme à cheveux blancs, vêtu d'une veste en tricot jaune. On m'incitait à lui écrire pour le remercier, ce qui m'était difficile, car j'étais persuadé que l'on ne peut trouver ses mots que si l'on connaît leur destinataire. Je suppose que j'écrivais toujours plus ou moins la même chose et que seule mon écriture se modifiait peu à peu. Elle devenait de plus en plus négligée, ce que l'on me reprochait à l'école. Au lieu de tendre vers l'avant, mes lettres s'inclinaient en arrière, et plus on m'en faisait la remarque, plus elles étaient de guingois. Je faisais exprès de mal écrire.

Je reçus le dernier billet pour mes quinze ans. Puis il ne m'écrivit plus et je n'eus plus à lui répondre, je n'avais aucune raison de le faire et personne ne m'y forçait. Si mon grand-père était mort, nous l'aurions sûrement appris. Apparemment, lui et sa nouvelle femme avaient oublié mon anniversaire. Je ne me sentis pas négligé. La première impression que ses mots m'avaient faite ne se renouvela pas. Avant je ne pensais pas souvent à lui, à présent encore moins. Il était vivant et il m'avait oublié.

J'ignorais totalement si mon grand-père exerçait encore une profession et dans quelles conditions matérielles il vivait, mais en raison de ses cadeaux je supposais qu'il était à l'aise.

Mon père avait été l'unique enfant de mes grands-parents, de la même façon que j'étais l'unique enfant de mes parents.

Soudain, j'en eus assez de regarder la photo. Je me retournai abruptement vers le mur. Je ne voulais pas.